



En coopération avec
In cooperation with

l'IECJ, Institut interuniversitaire d'Études et de Culture Juives
IECJ, Interuniversity Institute of Jewish Studies & Culture

Conférence Internationale du 30 juin au 3 juillet 2013 à Aix-en-Provence
International Conference from June 30 – July 3, 2013 in Aix-en-Provence

La Laïcité: une chance ou un défi pour les religions?
En France et dans le monde

Secularity: Opportunity or Peril for Religions,
The French Experience and Global Perspectives

Lundi 1 Juillet 2013 – Séance plénière
FOI EN DIEU ET DÉMOCRATIE ¹

Mgr. Claude Dagens

Je tiens d'abord à circonscrire mes réflexions qui porteront sur les relations complexes entre croyances religieuses et réalités politiques, entre foi en Dieu et démocratie. Je le ferai à travers deux remarques préalables aussi larges que possibles.

Première remarque : nous sommes présents ici en tant que croyants, juifs et chrétiens. Mais nous sommes aussi des citoyens et nous sommes présents, en tant que croyants, à l'intérieur de nos sociétés démocratiques, des États-Unis à l'État d'Israël, en passant par l'Europe. J'insiste sur ce principe d'intériorité qui fait aussi partie de notre foi en Dieu : nous ne cherchons pas à observer de l'extérieur les évolutions du monde, surtout si elles sont éprouvantes ou violentes. C'est une sorte de confiance a priori qui nous anime : nos croyances religieuses font partie de notre identité humaine et nationale et la démocratie est un cadre favorable à la manifestation de cette identité.

Mais cette situation nous oblige à une sorte d'examen de conscience. Nous devons nous demander : en quoi la démocratie peut-elle influencer sur nos croyances religieuses ? Et que pouvons-nous apporter de spécifique à nos démocraties, surtout quand nous constatons leurs fragilités multiples ?

Ce sera le deuxième temps de mes réflexions.

Car, dans un premier temps, je dois faire un détour par l'histoire, en évoquant les relations complexes qui ont existé, depuis des siècles, entre religion et politique, entre foi en Dieu et démocratie. Nous sommes, que nous le voulions ou non, des héritiers : nous portons en nous les traces de ces relations, qui ont été marquées par des moments de tensions et d'opposition, et aussi par des moments de réconciliation, avec les mémoires particulières qui sont les nôtres, surtout lorsque des régimes totalitaires ont semblé vainqueurs des régimes démocratiques.

¹ Ce texte est celui de la conférence introductive donnée le lundi 1^{er} juillet, à Aix-en-Provence, pour le colloque international de l'Amitié judéo-chrétienne, en dialogue avec le grand rabbin Haïm Korsia.

Il nous faut prendre la mesure de cette longue histoire, parfois dramatique, et constituée, en tout cas, de métamorphoses ininterrompues et significatives. Ce sera le premier temps de mes réflexions.

I – UNE LONGUE HISTOIRE FAITE DE MÉTAMORPHOSES ININTERROMPUES

Nous sommes ici aux confins de l'histoire politique et de l'histoire religieuse, dans ce que des philosophes appellent le « théologico-politique ». Ce qui signifie que le nom de Dieu, de l'Éternel, fait aussi partie de l'histoire des hommes, qu'on le veuille ou non. Et chacun de nous peut garder dans sa mémoire ces moments dramatiques ou heureux où l'on sait, sans pouvoir le dire, que nous appartenons à cette histoire commune, marquée par des guerres et des révolutions, et qui est aussi l'histoire de l'Alliance de Dieu avec nous.

Tout commence, si l'on peut dire, par l'avènement des démocraties dites modernes, de la fin du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e, de l'Angleterre aux États-Unis et à la France. Que cet avènement se fasse de façon pacifique ou violente, il est inspiré par une même conviction : l'heure est venue de concevoir autrement le gouvernement des sociétés, en faisant en sorte que le pouvoir politique soit exercé par le peuple et pour le peuple, à travers une sorte de contrat qui permet à des individus juxtaposés de participer à l'expression d'une volonté générale, qui assure la suprématie du bien commun.

Je ne crois pas que, dans ses origines, cette conviction fondatrice de la démocratie ait eu une intention antireligieuse et particulièrement anticatholique, comme on a pu le penser plus tard. Et même la Révolution française, à travers sa devise de « *Liberté, égalité, fraternité* », se référait clairement à la Tradition chrétienne. Il faut donc ici rétablir les perspectives : la démocratie comme telle ne s'appuie pas seulement sur l'idéologie des Lumières et sur l'exaltation de la Raison qui obligerait les hommes à se donner à eux-mêmes leurs propres lois en refusant toute loi divine. Cette interprétation idéologique de l'histoire est inexacte, pour une simple raison : c'est que la démocratie est toujours en voie de réalisation, à travers de multiples tâtonnements. Elle n'est pas un système clos. Elle ne prétend pas à l'Absolu, à la différence de la monarchie absolue de droit divin.

Et c'est là que s'est située, pour les catholiques en France, la plus grande difficulté : celle qui consiste à distinguer l'appartenance à l'Église de l'appartenance à un système politique, en suivant la recommandation de Jésus : « *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu* ».

Mais le réalisme oblige aussi à reconnaître que les formes de la démocratie à travers le monde sont d'une extrême diversité et que les relations avec les croyances religieuses sont liées à ces diversités. Autre le système français de séparation entre l'Église et l'État, où se marque une distance à l'égard des religions, distance qui peut elle-même aboutir soit à des rapports de forces, soit à des collaborations réelles. Autre la démocratie américaine, qui n'exclut pas la référence à Dieu et les prières publiques et qui ne s'étonne pas de la présence des Églises et des communautés religieuses sur la place publique.

Il est évident que la place et la reconnaissance des croyances religieuses dans nos sociétés démocratiques sont liées à l'histoire de leurs origines et aux développements qui ont suivi. Mais, après deux siècles d'expériences, deux phénomènes majeurs peuvent être mis en relief.

- Le système démocratique comme tel implique et même exige une distinction entre l'État et la société, alors que dans les systèmes monarchiques ou totalitaires, l'État absorbe la société ou en devient le modèle et l'image.

- En raison même de cette logique qui est d'ordre politique, qui touche à l'organisation de la cité, les croyants ne peuvent pas se situer et se comprendre seulement dans le cadre de leurs relations faciles ou difficiles avec l'État. Ils sont aussi appelés à se manifester comme des citoyens, en acceptant d'être présents à l'intérieur de ces sociétés démocratiques.

Il faut aussi reconnaître que cette reconnaissance de la valeur des systèmes démocratiques et même de leur supériorité sur d'autres systèmes a été favorisée par l'épreuve des totalitarismes du XX^e siècle. Car ces totalitarismes se présentaient comme des religions séculières, animées non pas par la foi en Dieu, mais par des idéologies conquérantes qui annonçaient des accomplissements de l'histoire, à travers la glorification de la race, pour le nazisme, et du parti, pour le communisme. Une véritable sacralisation de l'histoire et de son sens était au cœur de ces idéologies. Et la sacralisation païenne du pouvoir politique accompagnait cette sacralisation de l'histoire. Hitler et Staline étaient vénérés comme des dieux et leur puissance divine était une puissance de mort.

Dans ces circonstances dramatiques, la foi en Dieu est apparue comme une source de vie et de libération, comme une force pour résister à la barbarie, et même avec leurs faiblesses, les démocraties ont pu être reconnues comme des systèmes politiques qui respectaient vraiment la liberté de conscience et la liberté religieuse, et qu'il fallait donc renoncer à toute nostalgie des régimes où la confessionnalité de l'État semblait garantir les croyances religieuses.

II – LA PRÉSENCE DES CROYANTS DANS NOS SOCIÉTÉS DÉMOCRATIQUES

Les défis auxquels nous sommes confrontés en ces premières années du XXI^e siècle sont très différents. Nous n'avons pas à résister à des systèmes totalitaires. Mais nous avons à faire face à un double affaiblissement : celui de nos démocraties dites occidentales, et celui des croyances religieuses dans nos sociétés sécularisées.

Il est clair, tout d'abord, que l'idéal démocratique n'est plus triomphant comme il l'était en 1945, après l'effondrement du nazisme, ou en 1990, après l'implosion du système communiste. Nos démocraties sont fragiles. Pourquoi ? Parce qu'elles sont déterminées de l'extérieur soit par des logiques politiques liées aux conflits internationaux, spécialement au Moyen Orient, soit par des logiques économiques qui font appel aux calculs de la seule rentabilité financière. Elles ont du mal à se déterminer de l'intérieur d'elles-mêmes.

Mais, d'un autre côté, les croyances religieuses sont généralement affaiblies elles aussi, non pas parce qu'elles seraient soumises à des idéologies conquérantes, mais parce qu'elles ont du mal à se situer dans des sociétés que l'on dit « *sorties de la religion* » et qui, d'une manière ou d'une autre, se passent de Dieu.

Face à cette situation, un examen de conscience est nécessaire. Il nous faut comprendre à la fois en quoi l'ambiance démocratique influe sur les croyances religieuses et comment ces croyances religieuses peuvent s'inscrire, à frais nouveaux, à l'intérieur de nos sociétés.

1. L'ambiance démocratique influe sur les croyances religieuses

Quand je parle d'ambiance démocratique, je pense surtout à cette valorisation de l'individu que nos démocraties actuelles favorisent si fortement. Le philosophe Marcel GAUCHET insiste beaucoup sur cette métamorphose majeure de nos sociétés : il estime même que la souveraineté des individus et de leurs droits individuels s'est substitué à celle du peuple, et que nos démocraties tendent à devenir des sociétés de marché, où jouent surtout des logiques d'intérêts, et non plus des logiques politiques.

Ce processus massif d'individualisation influe sur les croyances religieuses. Pour le meilleur et pour le pire. Les ruptures de traditions sont fréquentes, y compris à l'intérieur des familles. L'acte de croire en Dieu passe d'abord par la liberté personnelle et l'on voit ainsi, de en plus en plus souvent, comme le *Monde magazine* le racontait dans un article récent, des enfants dont les parents sont incroyants et qui demandent le baptême, parce qu'ils se sont convertis à la foi chrétienne, par l'influence de quelques camarades. Le même phénomène se produit aussi en milieu musulman : alors que la génération des parents a pris ses distances par rapport aux traditions et aux pratiques religieuses, des adolescents se convertissent à ce qui leur paraît nouveau dans l'appartenance à l'Islam.

Car ces affirmations croyantes de la part d'un certain nombre de jeunes s'accompagnent aussi d'une sorte de nostalgie non pas du passé, mais des appartenances : même si les croyances religieuses ne sont pas inscrites dans leur mémoire, elles leur semblent utiles pour participer à une histoire. Elles leur permettent d'être reliés à la foi des anciens, des pères. Comme s'ils découvraient par eux-mêmes la force structurante des traditions, dans un contexte culturel qui pousse à l'oubli et même au rejet des traditions.

Ce double phénomène me semble révélateur de ce qui marque nos sociétés démocratiques : l'exaltation unilatérale de la liberté individuelle déliée de toute appartenance et de toute référence extérieures, associée au culte de l'éphémère et de l'immédiat. Et l'on ne peut pas regretter que face à tant de phénomènes sociaux de fragmentation et de désintégration, les croyances religieuses, les religions, puissent rétablir des liens, à travers le temps et aussi à travers l'espace.

On évoquera alors le risque du communautarisme. Mais il ne suffit pas de brandir ce danger comme un épouvantail. Il faut aussi s'interroger sur ce qui manque à notre société, pour que le souci réel de ce qui est commun, du bien commun, contribue à la structurer. À nous de reconnaître que la foi en Dieu ne se réduit pas à une expérience individuelle, mais qu'elle nous relie à d'autres croyants et qu'elle nous charge d'une mission pour d'autres, qu'elle nous ouvre à toute notre société, qu'elle implique une universalité.

2. Inscrire nos croyances religieuses dans notre société

Nous voilà donc appelés à être des croyants qui, dans des conditions nouvelles, exercent leurs responsabilités de citoyens, non pas en se repliant sur eux-mêmes, mais au contraire en s'intéressant à ce qui conditionne l'existence de tous.

De quelles façons pouvons-nous manifester ce souci des autres ? À cette question, je donnerai une double réponse :

- en osant dire à d'autres ce que nous croyons
- en manifestant ce qu'il y a de plus spécifique dans la tradition judéo-chrétienne : la connaissance de l'homme dans sa relation à Dieu.

Oser dire à d'autres ce que nous croyons

Souvent, les médias ne parlent de nous que pour souligner ce que nous avons de pittoresque ou de violent, ou de scandaleux. Inutile d'accuser les médias. Ils reflètent souvent nos excès et nos peurs. Mais, au lieu de nous défendre et de nous justifier que par rapport à nos défaillances, il est préférable de nous expliquer du dedans de nous-mêmes, surtout quand l'occasion se présente d'exprimer nos raisons de croire.

Et les confrontations interreligieuses, comme l'on dit, ont aussi cette finalité-là : nous n'avons pas à craindre d'être différents les uns des autres, si l'expression de nos différences nous oblige à rendre compte de notre identité. Car, à ce moment-là, ce ne sont pas des systèmes qui s'affrontent, ce sont des personnes qui se rencontrent.

J'ai été très heureux d'être sollicité pour écrire la postface d'un livre récent sur la rafle des juifs d'Angoulême qui eut lieu en octobre 1942 et de m'associer à l'inauguration d'une plaque où étaient inscrits les noms des adultes et des enfants victimes de cette rafle. Et, au même endroit, quelques mois auparavant, au moment de la tuerie de l'école juive de Toulouse, en mars 2012, je me tenais près des responsables de la communauté juive, et tout à côté du responsable musulman qui me confiait ses peurs à la suite de cet événement terrible.

Les drames de l'histoire nous donnent de nous savoir proches, avec la volonté commune de ne pas nous laisser vaincre par le mal, d'où qu'il vienne.

Dans les mois qui viennent, j'aurai à rédiger une centaine de pages pour expliquer ce qu'est le christianisme dans le cadre d'un ouvrage commun destiné à faire connaître chacune de nos trois religions monothéistes aux autres religions juive et musulmane. J'espère que ce livre pourra

contribuer à la formation des futurs ministres du culte, rabbins, prêtres, pasteurs et imams, en France et dans le monde, puisqu'il est patronné par l'UNESCO. Les livres ne comblent pas toutes les distances, mais ils contribuent à surmonter les ignorances et les peurs.

Surtout si nous nous engageons à dire ce qui nous semble le plus spécifique de nos traditions, ce qui contribue à notre propre éducation, à ce travail de connaissance ininterrompue qui est toujours devant nous. Un livre existe pour accomplir ce travail, un livre unique qui est bien plus qu'un livre, puisqu'il est la révélation dans l'histoire de l'Alliance sainte de Dieu avec nous, les hommes, et avec chacun de nous.

Au cœur de ce livre, il y a un mystère, c'est-à-dire une réalité inépuisable : la compréhension de l'homme dans sa relation au Dieu vivant, à l'Éternel, au Créateur du monde. Je laisse la parole à l'auteur du psaume huitième :

*« Dieu, notre Seigneur,
qu'il est grand ton nom par toute la terre !
À voir ton ciel, ouvrage de tes doigts,
la lune et les étoiles que tu fixas
qu'est donc l'homme, le mortel, que tu le gardes en mémoire,
le fils d'Adam, que tu en prends souci ! » (Ps 8, 2.4-5)*

Et l'immensité du monde n'empêche pas le lien intime de chacun avec le Créateur :

*« Seigneur, tu me sondes et me connais,
que je me lève ou que je m'assoie, tu le sais,
tu perces de loin mes pensées...
C'est toi qui m'as formé les reins,
qui m'a tissé au ventre de ma mère,
je te rends grâce pour tant de mystères,
prodige que je suis, prodige que tes œuvres » (Ps 139, 1-2.13-14)*

Et avec ces chants de louange, les psaumes répercutent des cris de désespoir, de plainte, de révolte, comme dans ce psaume 22, prononcé par Jésus sur la croix :

*« Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ?
Mon Dieu, le jour j'appelle, point de réponse ;
la nuit, pour moi, point de silence ! ...
Et mon âme vivra pour lui, ma race le servira ;
on annoncera le Seigneur aux âges à venir,
sa justice aux peuples à naître. Telle est son œuvre ! » (Ps 22, 1-3.30-32)*

Au sein de nos sociétés démocratiques, dont nous partageons les incertitudes, nous sommes infatigablement des témoins du salut de Dieu ! Et ce qu'il y a de spécifique dans nos croyances religieuses, c'est cette victoire sur le mal ! Telle est notre espérance !